

Le Roman des Romands 2009-2010

Quand j'avais 17 ans

par Michaël Perruchoud

Des bières, et des potes précieux à s'en ouvrir les veines, des CD dont on connaissait l'ordre des morceaux par cœur, hérésie que le random, afin d'en tirer des théories définitives : la chanson 8 est la plus pertinente pour juger de la qualité d'un album, promis, juré, mais qu'est-ce que le monde en a à foutre à l'époque d'ITunes ?

Pas grave, l'essentiel consiste à se faire jouir les oreilles, de préférence à coups de groupes pouilleux et méconnus. Parce que certains plaisirs sont meilleurs en solitaire.

Une heure de pause entre le cours de gym et la première heure de l'après-midi, couper les sandwiches en deux, maigre pitance, histoire d'économiser un peu sur l'argent maternel et de s'offrir une tournée de plus en cachette, premiers troquets donc, refaire le monde en distordant les images, et puis les tempes lourdes, le regard des parents au réveil (abusés ou amusés, vaste question), et l'estomac qui se cabre devant une assiette du dimanche bien indigeste, le mutisme comme stratégie d'autodéfense, l'estomac version catastrophe nucléaire, et les cheveux à jamais imprégnés d'une inimitable odeur de fumée froide.

Genève, terre des squats, toujours un endroit où pousser la nuit un peu plus tard; tu ne finis jamais à sec quand t'as vingt balles en poche.

Festival de cours gâtés, et journées qui ne lassent pas, télé pourtant, déjà saloperie molle, et un vague à l'âme lourd, l'impression qu'il y a tromperie sur la marchandise et que la vie qui s'ouvre n'est pas si grande qu'il y paraît... Que les premières fois seront de moins en moins belles, que les extases promises ne feront pas frémir l'âme autant qu'on l'espère au creux des livres.

Les Chants de Maldoror corné à chaque page, peut-être parce que Lautréamont est mort à 24 ans et qu'il va falloir écrire vite.

Mépris de la ligne droite, pas vraiment d'insouciance. Avancer dans les années comme on mâche un chewing-gum qui perd peu à peu son goût. Et se rebeller contre cette cours de récré trop bien balisée où il faudra vivre encore soixante ou septante ans, si ça se trouve.

Pas politique, pas vraiment, même si Blocher déjà pointe son sale museau et mérite nos âpres slogans sur les murs de nos retours de cuite. Le A d'anarchie et les concerts à l'usine, pogos, Dr. Martens, rock qui tape, porte-bagage de vélomoteur, en noir toujours, et le Keffieh réglementaire, connaître Route 88 avant Highway 61, et voir naître les Pixies comme une révélation.

Et puis ces papiers sur les vitrines des bistrotts fermés, invitation à rejoindre les copains pour la soirée dans un autre rade, à l'époque où le sms n'avait pas tant œuvré pour le mépris des rendez-vous et de la parole donnée.

Un Atlas de géographie, meilleur moyen pour trouver l'inspiration. Le massif du Hoggar, Carthagène, Samarcande, des noms qu'il suffit de prononcer tout bas pour s'anoblir les lèvres. L'idée que l'avenir ne sera beau qu'avec un sac à dos.

Envie de tracer son propre chemin, loin de chez soi de préférence.

Enfin, les filles forcément, parce qu'il faut bien contempler l'ampleur d'une

solitude, doigts moites sur la fermeture d'un soutien-gorge récalcitrant, en se demandant si cette part là de la vie tiendra bientôt ses promesses.
Et souffrir de se découvrir lâche et décevant, incapable de retenir celle qu'on aime, alors qu'il ne reste plus tant à grandir pour changer la donne.